

L'écran fantastique

Number 254, May–June 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47293ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [L'écran fantastique]. *Séquences*, (254), 59–62.



DOOMSDAY

Après deux premiers films de genre fort maîtrisés et bien accueillis (**Dog Soldiers** et le superbe **The Descent**), le Britannique Neil Marshall récidive avec cet immense métissage de genre où il se laisse aller à tous les excès possibles. Reprenant le canevas d'un film culte de John Carpenter, **Escape from New York**, il le transfigure habilement et lui rend un brillant hommage (héroïne borgne, musique similaire). Parmi les autres influences majeures dont regorge ce film, notons le classique **The Road Warrior** de George Miller, que Marshall revisite à maintes occasions, surtout lors de la brillante course-poursuite finale où la démesure n'a point de limites.

Doté d'un budget fort convenable, le réalisateur se fait plaisir et entraîne le spectateur dans un délire grand-guignolesque et sanguinolent à souhait. **Doomsday** offre un véritable feu roulant quasi ininterrompu de séquences d'action menées avec autant de verve que de brio. Le montage, cosigné par le réalisateur lui-même, est d'une fluidité et d'une cohérence peu commune pour ce genre de film et la mise en scène inventive abonde de trouvailles visuelles. Sans limites, le réalisateur va même jusqu'à offrir des clins d'œil au cinéma *bid* italien des années 80, comme cette séquence de barbarie excessive digne de **The New Barbarians** d'Enzo G. Castellari.

On a même droit à un intermède médiéval où Malcolm McDowell apparaît en tant que figure shakespearienne qu'on jurerait tout droit sortie du *Roi Lear*. Ce passage, tout aussi gratuit que fortuit, n'est pas le plus réussi du film, mais il démontre à quel point Marshall est culotté de changer de paysage et n'a pas peur des ruptures de ton, de briser le rythme de son film pour lui donner un second souffle par la suite avec cette poursuite déjantée à la toute fin.

Bref, **Doomsday** s'adresse à un public averti. Le réalisateur n'a pas la prétention de faire du cinéma d'auteur, comme Guy Ritchie ou Quentin Tarantino dans certains films. Son long métrage est nettement plus riche et divertissant que ceux de ces derniers. Rarement aura-t-on assisté à un spectacle aussi jouissif et innovateur que ce film *trash* pleinement assumé.

PASCAL GRENIER

■ Grande-Bretagne 2008, 105 minutes — Réal. : Neil Marshall — Scén. : Neil Marshall — Int. : Rhona Mitra, Bob Hoskins, Adrian Lester, Craig Conway, Alexander Siddig, Malcolm McDowell — Dist. : Alliance.



JUMPER : FRANCHIR LE TEMPS

Inspiré du roman de Steven Gould, publié en 1992, ce long métrage de Doug Liman — **Go** (1998), **The Bourne Identity** (2002), **Mr and Mrs Smith** (2005) — ne respecte pas les principaux éléments de la trame narrative. Malgré une mise en place intéressante, il en ressort une adaptation édulcorée, naïve et sans saveur qui nous laisse sur notre appétit.

David Rice découvre à l'adolescence qu'il peut se téléporter. Il est donc un « jumper ». Fuyant la maison de son père, il commence une vie oisive en pillant des banques et en s'offrant des loisirs luxueux aux quatre coins de la planète. Mais la terre est aussi peuplée de chasseurs de *jumper*, et ils enquêtent sur ses cambriolages. S'ensuit une chasse à l'homme — menée par Roland Cox, un Samuel L. Jackson aux limites du ridicule avec ses cheveux blanchis — qui nous fera visiter les cinq continents.

On a, bien entendu, greffé une histoire d'amour à ce mince scénario aux allures adolescentes. Hayden Christensen, acteur canadien qui incarnait Anakin Skywalker dans les plus récents **Star Wars**, et Jamie Bell, l'interprète de **Billy Elliot**, s'en tirent par contre assez bien. Ils sont attachants, rigolos et énergiques et expriment bien les émotions et les priorités de jeunes dotés de si grands pouvoirs. Les autres comédiens sont justes malgré les rôles anémiques qu'on leur a confiés. Tournée principalement à Toronto, cette réalisation nous fait faire un tour du monde très carte postale mais sympathique.

Le scénario ne laisse malheureusement aucune place à la résolution de conflit. Ne respectant pas les critères du genre science-fiction, les scénaristes ne nous offrent aucune hypothèse sur l'origine des jumpers et les motivations de cette chasse obsessionnelle.

Comme le roman *Jumper* eut une suite, *Reflex*, on sent que la production prépare un autre opus avec les mêmes personnages. Espérons que le scénario atteindra alors la hauteur des espérances des spectateurs et que la musique de John Powell sera plus peaufinée.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ JUMPER — États-Unis 2007, 88 minutes — Réal. : Doug Liman — Scén. : David S. Goyer, Simon Kinberg et Jim Uhls, d'après le roman de Steven Gould — Int. : Hayden Christensen, Samuel L. Jackson, Jamie Bell, Rachel Bilson, Diane Lane, Michael Rooker — Dist. : Fox.



PROM NIGHT

Donna, une adolescente américaine, se rend à son bal des finissants. Elle y fera une rencontre avec un homme qui a détruit sa famille et qui l'a donc traumatisée. Dans le canevas de nombreux films d'horreur, les membres d'un groupe joyeux sont attaqués les uns après les autres par un psychopathe dont ni les victimes ni les spectateurs ne connaissent l'identité. Ici, les premières séquences du film nous ont montré comment cette première tuerie s'est déroulée; nous savons que le professeur de Donna avait une lubie amoureuse à son sujet et qu'il est le coupable.

J.S. Cardone a repris le titre d'un film canadien des années 80 mettant en vedette Leslie Nielsen pour écrire une histoire similaire, reprenant un rite de passage que beaucoup ont connu ou s'apprentent à connaître. Sortie en groupe dans un environnement contrôlé, choix d'un roi et d'une reine pour cette soirée dont on se souviendra de nombreuses années, exacerbation des jalousies et tensions à l'intérieur du groupe : ce bal participe donc d'un cérémonial qui peut être, pour certains, difficile à assumer.

Depuis *Carrie* de Brian de Palma, d'après Stephen King, l'on sait que les frustrations peuvent exploser lors de cette soirée. Malheureusement, dans ce cas-ci, ni le scénariste ni le réalisateur Nelson McCormick n'ont réussi à créer un suspense véritable.

Une dizaine de meurtres se produisent mais, peut-être pour des raisons de classification, on voit moins de violence et surtout de sang que dans n'importe quelle des séries policières auxquelles le réalisateur a participé. L'interprétation est tout au plus adéquate. Le détective Winn commet, de surcroît, plusieurs erreurs : pourquoi, s'il ne veut pas effrayer Donna pendant sa joyeuse soirée, ne demande-t-il pas à la tante et à l'oncle de celle-ci le nom de ses amis ? Il aurait ainsi su par le concierge s'ils ont une chambre dans l'hôtel. La mise en scène a un côté plat, télévisuel. Ici même, les moments de frayeur sont quasi inexistantes et la pellicule se dévide vers la prévisible fin ultime du meurtrier.

LUC CHAPUT

■ **LE BAL DE L'HORREUR** — États-Unis 2008, 87 minutes — Réal. : Nelson McCormick — Scén. : J.S. Cardone — Int. : Brittany Snow, Johnathon Schaech, Idris Elba, James Ransone, Scott Porter, Dana Davis, Kelly Blatz — Dist. : Alliance.



SHUTTER

Prenez un film asiatique à succès. Adaptez-le à la sauce hollywoodienne et vous obtiendrez bien souvent une pâle copie de l'original. C'était notamment le cas pour *The Eye*, *The Ring* et autres *Grudge*. Cela s'avère encore vrai pour *Shutter* de Masayuki Ochiai (*Infection*), remake du film thaïlandais du même nom réalisé par Banjong Pisanthanakun et Parkpoom Wongpoom. Pourtant, le récit semblait prometteur. Ben et sa nouvelle épouse Jane partent pour le Japon où un contrat attend le photographe. Mais le voyage tourne au cauchemar lorsque le couple frappe une jeune fille sur la route et que son fantôme ne cesse de les hanter.

Visiblement, les esprits envahissent les films asiatiques de toutes les façons possibles. Lorsqu'ils ne se dissimulent pas dans les téléviseurs (*The Ring*) et les cellulaires (*One Missed Call*), ils se transforment en halos sur les photographies. Ainsi, *Shutter* ne surprend guère le spectateur et réussit encore moins à lui faire peur. Portes qui grincent, lumières qui s'éteignent, bruits dans les couloirs sombres, tous les clichés du genre sont utilisés sans grand succès. Heureusement, la photographie sauve le film du désastre et montre quelques belles idées. Un plan de Jane, perdue dans une étendue de parapluies, illustre joliment le choc des cultures que vit cette New-Yorkaise au Japon. Aussi, les images de Ben développant ses pellicules dans la chambre noire sont splendides.

On retient finalement une scène particulièrement efficace — quoique empruntée au film original — au cours de laquelle les flashes d'un appareil photo dévoilent des bribes d'information au spectateur plongé dans le noir. Les acteurs qui incarnent Ben et Jane ne jouent pas trop mal et parviennent à nous faire ressentir un peu de la terreur qui les habite.

Quant à Megumi Okina, aussi vue dans *Ju-on*, elle semble malheureusement condamnée à jouer les fantomatiques jeunes femmes. Le réalisateur japonais, qui signe ici sa première réalisation américaine, a voulu bien faire en se permettant même un clin d'œil à *Psycho*. Malgré ses bonnes intentions, *Shutter* demeure ennuyant et long, même s'il ne fait que 85 minutes. N'est pas Hitchcock qui veut... — CATHERINE SCHLAGER

■ **OBTURATEUR** — États-Unis 2008, 85 minutes — Réal. : Masayuki Ochiai — Scén. : Luke Dawson, d'après le film *Shutter* de Banjong Pisanthanakun et Parkpoom Wongpoom — Int. : Joshua Jackson, Rachael Taylor, Megumi Okina, David Denman, John Hensley — Dist. : Fox.



10,000 B.C.

Une orpheline capturée par des marchands d'esclaves est sauvée par le jeune proscrit qui l'aimait silencieusement depuis longtemps. Cette intrigue a fait les beaux jours de tellement d'œuvres littéraires et de films qu'elle est sûrement presque aussi vieille que l'époque où se déroule cette dernière œuvre de l'auteur du désastreux **Godzilla**. Le réalisateur et son coscénariste ont mélangé, dans un salmigondis qui leur sert de feuilleton, divers éléments anthropologiques ou ethnographiques — trinité, résurrection et chamanisme (on voyage de manière simpliste dans l'espace et le temps) —, accumulant des anachronismes ridicules.

De plus, les personnages sont trop bien coiffés, trop beaux pour qu'on puisse croire tant soit peu à cette intrigue pourtant bien illustrée par de très bons effets spéciaux dans des épisodes malheureusement trop rarement haletants. Cette pléthore d'effets spéciaux ne compense donc pas l'inanité du scénario. Il n'est qu'à revoir **La Guerre du feu** de Jean-Jacques Annaud, coscénarisé par Gérard Brach avec l'aide d'Anthony Burgess et de Desmond Morris pour les langages et les gestes, pour voir ce qu'un film intelligent sur le sujet peut être. — **LUC CHAPUT**

■ **10 000 AV. J.-C.** — États-Unis / Nouvelle-Zélande 2008, 109 minutes — **Réal.** : Roland Emmerich — **Scén.** : Roland Emmerich, Harald Kloser — **Int.** : Steven Strait, Camilla Belle, Cliff Curtis, Joel Virgel, Affif Ben Badra, Mo'Nique, Nathanael Baring — **Dist.** : Warner.



THE EYE

Le tandem Moreau-Palud s'est fait remarquer avec le film **Ils**, un exercice de style simple et efficace sur la peur. Comme la vague de *remake* bat toujours son plein à Hollywood actuellement, il est maintenant coutume pour les studios de Hollywood d'aller chercher des talents internationaux pour de nouvelles versions de films étrangers. À l'instar de **The Ring**, **The Eye** est une version quasi identique à l'original. Pourtant, ce film thaïlandais était un thriller de facture assez conventionnelle mais somme toute efficace.

Ici, le duo de réalisateur livre une copie réussie mais sans âme et sans aucune personnalité. Le suspense et la tension reposent principalement sur de nombreux effets sonores appuyés cherchant à faire sursauter le spectateur à la moindre occasion. Avec son teint basané et ses yeux légèrement en amande, Jessica Alba ressemble physiquement à l'héroïne de la version originale. Dommage que son jeu manque de conviction et qu'elle se révèle peu touchante dans son rôle. — **PASCAL GRENIER**

■ **L'OEIL** — États-Unis 2008, 97 minutes — **Réal.** : David Moreau, Xavier Palud — **Scén.** : Sebastian Gutierrez, d'après le scénario du film *Jian Gui*, écrit par Jo Jo Yuet-chun Hui, Oxide Pang et Danny Pang — **Int.** : Jessica Alba, Alessandro Nivola, Parker Posey, Rade Serbedzija, Fernanda Romero, Rachel Ticotin — **Dist.** : Séville.



THE SPIDERWICK CHRONICLES

L'adaptation des trois premiers livres d'une célèbre série est plutôt heureuse. Les acteurs sont très bien choisis. Le petit Freddie Highmore, qui joue les deux jumeaux grâce à la magie des logiciels, est parfait. Mark Waters a même cherché à insuffler dans ce film fantastique un peu des observations sociologiques qui rendaient ses films pour ados agréables pour les adultes : les relations mère-fille dans **Freaky Friday**, les rébellions de l'adolescence dans **Mean Girls**, les rêveries romantiques des jeunes hommes dans **Just Like Heaven**. L'un des deux jumeaux de **Spiderwick** accepte mal la séparation de ses parents et est odieux envers sa mère. Freddie Highmore révèle ici un début d'élargissement de son registre.

Néanmoins, quelque chose cloche. Peut-être s'agit-il d'un essoufflement de la vague féérique qui nous a apporté **Harry Potter**, **Narnia**, **The Golden Compass** et **Arthur et les Minimoys**. — **MATHIEU PERREault**

■ **LES CHRONIQUES DE SPIDERWICK** — États-Unis 2007, 107 minutes — **Réal.** : Mark Waters — **Scén.** : Karey Kirkpatrick — **Int.** : Freddy Highmore, Sarah Bolger, Nick Nolte, David Strathairn — **Dist.** : Paramount.